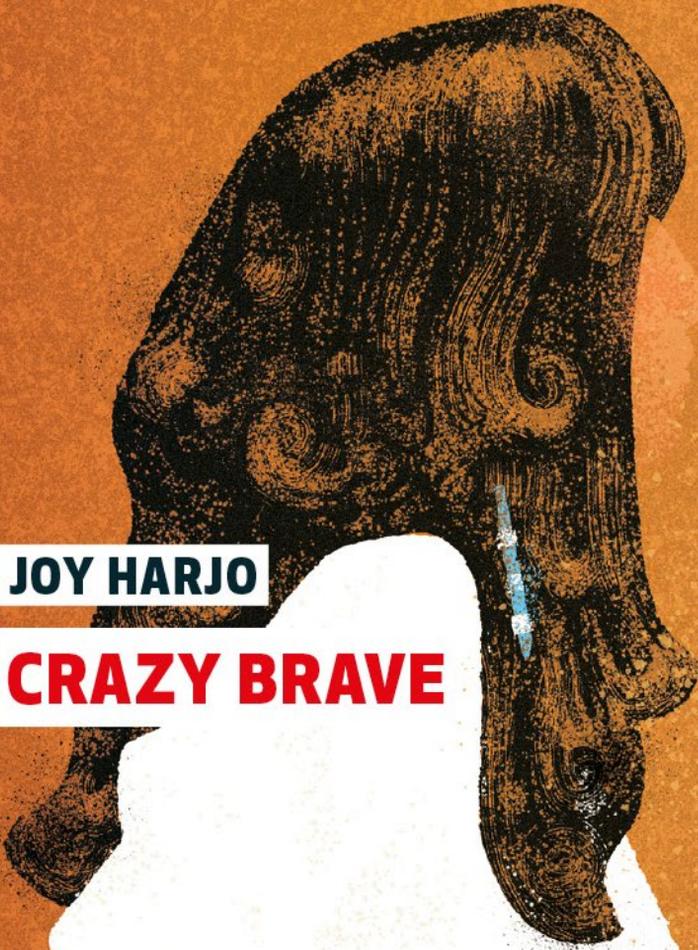


GLOBE

**JOY HARJO**

**CRAZY BRAVE**



## LE LIVRE

Crazy. Folle. Oui, elle doit être folle, cette enfant qui croit que les songes guérissent les maladies et les blessures, et qu'un esprit la guide. Folle, cette jeune fille de l'Oklahoma qui se lance à corps perdu dans le théâtre, la peinture, la poésie et la musique pour sortir de ses crises de panique. Folle à lier, cette Indienne qui ne se contente pas de ce qu'elle peut espérer de mieux : une vie de femme battue et de mère au foyer.

Brave. Courageux. Oui, c'est courageux de ne tenir rigueur à aucun de ceux qui se sont escrimés à vous casser, à vous empêcher, à vous dénaturer. De répondre aux coups et aux brimades par un long chant inspiré. D'appliquer l'enseignement des Ancêtres selon lequel sagesse et compassion valent mieux que colère, honte et amertume.

Crazy Brave. Oui, le parcours existentiel de Joy Harjo est d'une bravoure folle. Comme si les guerres indiennes n'étaient pas finies, elle a dû mener la sienne. Une guerre de beauté contre la violence. Une guerre d'amitié pour les ennemis. Et elle en sort victorieuse, debout, fière comme l'étaient ses ancêtres, pétrie de compassion pour le monde. Les terres volées aux Indiens existent dans un autre univers, un autre temps. Elle y danse, et chacun de ses pas les restaure.

## L'AUTEUR

Née à Tulsa d'une mère cherokee et d'un père creek, Joy Harjo est la descendante d'une lignée de guerriers et de chefs déportés en Oklahoma dans les années 1830. Très tôt, son esprit curieux

la pousse à expérimenter et à créer : musique, arts de la scène, littérature, poésie... Partie prenante du grand élan de résistance et de renouveau de la jeunesse amérindienne des années 1970, elle a toujours cru en sa mission de « faire vivre des voix, des chants et des histoires ». Couronnée par le titre de « poète des États-Unis » en 2019, elle raconte dans ce livre dont le titre traduit son nom creek, Harjo (« So brave you're crazy »), son parcours initiatique.

## LES TRADUCTRICES

Nelcya Delanoë est professeure des Universités, spécialiste de l'histoire des États-Unis et des Amérindiens et traductrice. Engagée dans plusieurs champs de recherches (États-Unis, Maroc, Viêt-Nam, France), elle est l'auteure de multiples ouvrages d'histoire – notamment *Poussières d'empires* (PUF), *Voix indiennes Voix américaines* avec Joëlle Rostkowski ; et de plusieurs traductions, entre autres de Jonathan Swift et Noam Chomsky.

Joëlle Rostkowski, Docteur d'État, américaniste, linguiste, spécialiste des indiens des États-Unis, est l'auteure de nombreux articles, traductions et ouvrages dans ce domaine, notamment *La Conversion inachevée*, *Les Indiens et le Christianisme* (Albin Michel), *Le Renouveau indien aux États-Unis, un siècle de conquêtes* (Albin Michel), récompensé par l'Académie Française. Elle a traduit, entre autres, avec Nelcya Delanoë *Amérique du Nord, Arts premiers* (Albin Michel).

*Crazy Brave*



Joy Harjo

# Crazy Brave

Le Chant de mes combats

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Nelcya Delanoë et Joëlle Rostkowski



11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

© 2020, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2012 by Joy Harjo

All rights reserved

Titre de l'édition originale :

Crazy Brave

(W.W. Norton & Company, New York)

Illustration de couverture : Gabriel Gay

Dépôt légal : janvier 2020

ISBN : 978-2-211-30667-6

*Aux guerriers du cœur  
À ceux qui m'ont appris à voir  
L'est, le nord, l'ouest et le sud  
Le zénith et le nadir*



Un jour je me suis envolée très haut au-dessus de la Terre. Notre planète tant aimée baignait dans un halo fluide de lumière. Sidérée, je la voyais miroiter, s'étirer, s'assombrir, briller, façonnée par les efforts collectifs de toute la vie qu'elle abrite. La dissonance engendrait la dissonance. L'harmonie attirait l'harmonie. J'ai vu des révolutions, des sécheresses, des famines et la naissance de nouvelles nations. Les tendresses les plus humbles généraient les plus intenses lumières. Rien n'était perdu.



## L'EST

L'est est la direction des commencements. Du lever du soleil. Quand le soleil bien-aimé se lève, une porte s'ouvre vers un savoir nouveau. Inspire la lumière. Pense à ce qui peut t'aider à vivre ce jour. Rends grâce.

Les plantes, les animaux et toutes les autres créatures se tournent vers l'est pour accueillir l'aube, l'éclosion et l'épanouissement. L'esprit du jour émerge avec le soleil. L'est est aussi la direction de l'Oklahoma, où je suis née, la direction de la nation creek.



Autrefois, j'étais si petite que je pouvais à peine voir au-dessus de la banquette arrière de la Cadillac noire que mon père avait achetée avec l'argent du pétrole extrait en terre indienne. Il astiquait et entretenait sa voiture tous les jours. Moi, je voulais tout voir.

C'est vers cette période que j'ai appris à parler. C'est alors que quelque chose a changé ma relation avec la rotation de la Terre. Et chamboulé même la façon que j'avais de regarder le soleil.

Ce temps suspendu a probablement échappé à la perception de mes parents, eux qui étaient à la source de ma vision du monde. Ils étaient encore pour moi des dieux omniprésents.

Nous roulions dans la ville de Tulsa, à la frontière nord du territoire de la nation creek. Je ne sais plus où nous allions ni d'où nous venions, mais je me souviens que la chaleur faisait fondre l'asphalte, les vitres de la voiture étaient baissées pour laisser entrer le moindre souffle d'air et je me dressais sur la pointe des pieds derrière mon père, ce dieu si beau qui fleurait bon l'Old Spice, et dont la brillante chevelure noire était toujours impeccablement coiffée, les vêtements parfaitement repassés. Nous écoutions la radio. À l'époque déjà, j'adorais la radio, les juke-box et tous ces objets magiques qui faisaient de la musique.

Je me demande ce qui a déclenché ce moment, cette échappée dans le temps qui, à première vue, aurait pu avoir lieu n'importe où. J'ai été saisie soudain par la mélodie que jouait le trompettiste de jazz (plus tard j'ai su que c'était Miles Davis). Je ne connaissais alors ni le mot « trompette » ni le mot « jazz ». Je ne sais pas

comment le dire, avec quels sons, avec quels mots, mais, portée par l'association de ce brûlant après-midi d'été et de l'air humide au parfum d'after-shave, j'ai suivi cette mélodie jusqu'à sa source, jusqu'à la naissance du son. J'étais emportée par un tourbillon d'étoiles. Je me désolais en pensant aux défaillances de mes parents, à ma propre vie, que je vis défiler tout au long de cette rhapsodie.

Le jazz a ainsi été mon rite de passage dans l'univers de l'humanité. La musique a été la passerelle entre territoires familiers et inconnus. J'ai entendu les chants et le cliquetis des coquillages des danseurs de *stomp-dance*\*. J'ai vu des costumes, du satin, de beaux chapeaux. J'ai entendu chanter les ouvriers agricoles. C'était une manière de s'exprimer au-delà des limites du langage ordinaire.

Je l'entends toujours.

– *Encore et encore et encore.*

*Quand reviendras-tu, baby ?*

– *Encore et encore et encore.*

*Pourquoi m'as-tu abandonnée ?*

*Le dieu de tout ce qui vit*

*Derrière le comptoir a saisi*

*Un torchon défraîchi*

*Et a nettoyé le gâchis.*

– *Nous nous sommes effondrés.*

*J'ai dit, encore et encore et encore.*

– *Nous nous sommes tous effondrés\*\*.*

\* La *stomp-dance* est dansée par les communautés indiennes de Caroline du Nord, d'Oklahoma, d'Alabama, du Mississippi et de Floride. Dans la langue muscogee on l'appelle *Opvnlv Haco*, référence à l'énergie communiquée par les pas des danseurs et à la méditation associée au glissement et au martèlement de leurs pas sur le sol. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

\*\* Extrait de « From Listening to Blues in a Fish Joint, Downtown Denver », poème de Joy Harjo.

Les chansons de ma mère m'ont attirée sur la route qu'elle avait prise dans ce monde. Elles m'ont conduite vers l'univers de nos ancêtres. Sa voix laissait transparaître ses désirs secrets quand elle fredonnait un air qui passait à la radio. En 1951, à Tulsa, surnommée « T-Town », la musique était partout : des chants d'amour et de désamour, des mélodies sur les affres du désir, des improvisations de swing, de musique country, ou des airs dansants, simplement pour faire la fête.

Tulsa était une ville creek sur la rivière Arkansas, établie après la déportation du peuple de mon père, chassé du Sud au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. En arrivant sur ces terres nouvelles, ils y avaient apporté leur feu sacré. Ils avaient gardé ce qu'ils pouvaient transporter. Ils étaient accompagnés d'Africains qui faisaient partie de leur famille, d'autres qui étaient leurs esclaves. Certains Africains sont arrivés séparément et ont fondé leurs propres villages. Au nom de l'autorité que leur conférait le Dieu chrétien, les colons européens et américains se sont vite approprié les nouvelles terres attribuées aux Indiens de l'Est. C'était dans la région bientôt désignée sous le nom de Territoire indien. Pourtant tout le monde voulait la même chose : une terre, la paix, un lieu pour fonder un foyer, cuisiner, tomber amoureux, avoir des enfants et faire de la musique.

Chaque âme porte en elle un chant. Même la ville que l'on nomme Tulsa porte un chant qui monte de la rivière Arkansas vers la tombée du jour.

J'ai entendu l'âme de celle qui devait devenir ma mère chanter une ballade à fendre le cœur. Je l'ai vue faire les cent pas après minuit. Follement amoureuse de mon père, elle savait pourtant qu'une route chaotique les attendait. Dans le lointain, j'ai entendu des danseurs cherokees marteler le sol. Sa mère à elle venait du même peuple. Les Cherokees dansaient sous les

étoiles jusqu'aux lueurs de l'aube. J'ai vu un jeune Irlandais traverser les mers, contraint à l'exil par la politique et la pauvreté. Il s'est marié avec une Cherokee. Il est l'un de ses ancêtres. Loin à l'est, j'ai vu sur une colline qui dominait la rivière la maison dont rêvait ma mère. Elle a eu quatre enfants, deux garçons et deux filles. Tous ont toujours eu un lit et des chaussures. Jamais aucun n'a eu faim.

La musique étant un langage spirituel, nous pouvons l'entendre, la transcrire ou l'inventer, mais pas la tenir entre nos mains. La musique peut aider un peuple à se soulever ou l'appeler à s'unir pour faire la guerre. La chanson de celle qui deviendrait ma mère a fait naître pour toujours l'amour de mon père pour elle, sans pour autant l'empêcher de tomber dans les bras d'autres femmes. C'est la voix de ma mère qui m'aiderait à trouver ma voie sur la Terre.

\*  
\* \*

J'hésitais à venir au monde, mais la musique m'a appelée. Dès lors, j'avais une mission. Je devais porter des voix, des chants et des histoires. Alors on les entendrait et elles pourraient se diffuser dans le monde. Ainsi j'apporterais aide et inspiration. Telle était ma responsabilité. Au fond, rien d'extraordinaire. Il en va ainsi pour chacun d'entre nous. Nous faisons partie d'une histoire familiale, d'histoires tribales, de clans, de villes, de nations, de territoires, de pays, de systèmes planétaires et d'univers. Et pourtant, chacun doit aussi veiller au parcours de son âme.

Alors que je me rapprochais de la porte d'entrée de la Terre, j'hésitais à la franchir. Je regardais constamment par-dessus mon épaupe. J'entendais la ferme injonction de l'accoucheur des âmes :

« Ne regarde pas en arrière ! »

Je repensais aux dures leçons que nous inflige la Terre, pourtant très aimée par le Créateur de tous ceux qui y vivent. Je ne voulais pas quitter le monde du mystère, mais j'étais curieuse et prête à prendre ma place dans l'histoire.

Ma mère voulait un enfant pour prouver son amour à son mari, mon père.

Mon père ne savait pas ce qu'il voulait. Quitte à avoir un enfant, il aurait préféré un fils, même si c'était bien difficile pour un homme d'être un Indien dans l'Oklahoma raciste des années 1950, surtout quand on n'a ni père ni grand-père vivant pour montrer le chemin. La plupart des membres de la famille de mon père étaient assez jeunes quand ils ont quitté ce monde. Je suis l'une des doyennes de cette branche de la famille. Ma génération incarne aujourd'hui notre mémoire. C'est pourquoi je fais défiler mes souvenirs.

Mon père appartenait à une famille de chefs. Monahwee, son aïeul à six générations du côté de sa mère, a été l'un des leaders de la *Red Stick War*\*, dont le point culminant fut la bataille de Horseshoe Bend\*\*, le plus important soulèvement indien du pays. Aujourd'hui, le nom de Monahwee est encore révééré par les Creeks, qu'on appelle aussi Muskogees. Samuel Checotah, autre aïeul, a été notre premier grand chef lors de notre installation en Territoire indien, c'est-à-dire en Oklahoma. Osceola, le guerrier

\* Guerre de résistance à la politique fédérale et à la déportation des « cinq Tribus civilisées » (Cherokees, Séminoles, Creeks, Choctaws et Chickasaws) vers l'Oklahoma.

\*\* La bataille de Horseshoe Bend eut lieu le 27 mars 1814 dans le centre de l'Alabama et mit un terme à la guerre creek. Au cours de cette bataille, les forces américaines, sous le commandement du major général Andrew Jackson, ont défait les Red Sticks, groupe de Creeks qui s'opposaient à l'expansion américaine.

séminole qui a refusé de signer tout traité avec le gouvernement des États-Unis\*, était notre oncle.

Alors que j'écris ces mots, tant de voix et tant d'histoires veulent se faire entendre et résonnent dans ma tête. Chaque nom descend de beaucoup d'autres noms, beaucoup d'autres lieux. Je me retrouve dans l'ambiance de La Nouvelle-Orléans et j'entends chanter l'âme de Congo Square, autrefois site cérémoniel des Indiens du Sud-Est. Par la suite, s'y retrouvèrent les tribus indiennes, des Africains et leurs amis européens, des amoureux et des familles. On s'y réunissait pour danser, écouter de la musique, partager des plats enveloppés dans des torchons et des boissons dans des gourdes. C'était un endroit où colporter des rumeurs, partager des nouvelles, engager des débats, raconter des histoires. Ces gens, nos ancêtres, aspiraient à une reconnaissance : ils voulaient que l'on se souvienne d'eux.

Je vois la mère d'Osceola, Polly Coppinger, debout, mains sur les hanches, un reflet roux dans son épaisse chevelure noire et frisée. Elle était née à une période de grande mutation pour la nation muskogee. Elle avait du charisme, elle était très têtue, et elle avait transmis ces traits de caractère à son fils. J'ai souvent vu ses ancêtres africains dans mes rêves. Une nuit – j'avais à peine trente ans – ils m'ont entrouvert la porte dans un songe. C'était un rêve éveillé. Je me trouvais dans un village d'Afrique de l'Ouest. C'était à une autre époque. J'étais enroulée dans une natte, au terme d'un jeûne de plusieurs jours. J'ai traversé alors bien des univers et j'ai vu bien des choses. Ce voyage a duré plusieurs semaines. Pourtant, le lendemain matin, j'étais de retour dans ma

\* D'origine creek et écossaise, ce célèbre dirigeant des Séminoles de Floride né en 1804 mena la seconde guerre séminole contre la politique de déportation des Amérindiens après la défaite des Creeks en 1814.

vie de jeune femme, mère de deux enfants, dans un appartement de Santa Fe. Certains éléments me restent en mémoire, d'autres échappent encore à ma compréhension.

Le grand-père de mon père, Henry Marcy Harjo, était un homme très respecté au sein de la communauté muskogee. Originaire de la ville indienne d'Eufaula, il est devenu prêtre baptiste dans une paroisse séminole de Floride. Pendant une journée – au début des années 1900 – il a été nommé chef de transition. Lui et ma grand-mère, Katie Monahwee, possédaient même une plantation à Stuart, en Floride, où ils se rendaient l'hiver avec leurs enfants. La plantation était vaste et bien adaptée à l'agriculture. On y avait fait pousser des ananas. Mais, comme mon grand-père n'aimait pas les ananas, il avait fait arracher tous les plants.

Sa fortune venait du lotissement familial situé en Territoire indien. En novembre 1905, avant que le Territoire indien devienne l'État d'Oklahoma, un énorme gisement de pétrole avait été découvert sur les lotissements d'Ida E. Glenn. On l'appela Glenn Pool. C'était le plus important gisement de pétrole du Sud-Ouest. Les terres de notre famille en faisant partie, la famille accéda à la prospérité. De ce fait, la mère de mon père, Naomi Harjo, et ma tante Lois Harjo ont reçu une bonne éducation et obtenu des diplômes des beaux-arts à l'université d'Oklahoma City. Ma tante Lois m'a dit qu'à une époque, ma famille était propriétaire d'une grande partie de la ville d'Okmulgee.

Ma grand-mère Naomi est morte de la tuberculose quand mon père était encore enfant. Mon père a dû surmonter cette tristesse abyssale avant de trouver dans son cœur une place pour ma mère, puis pour moi et pour ses autres enfants. Sa mère ne lui était accessible que par le souvenir.

En vérité, chacun de nous est seul devant ses gouffres de tristesse, quand bien même on nous entoure de gentillesse, on nous

Ouvrage réalisé par Cursives à Paris

